

Recherches sociographiques



Les courants idéologiques dans la littérature canadienne-française du XIXe siècle

Léopold Lamontagne

Volume 5, Number 1-2, 1964

Littérature et société canadiennes-françaises

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055221ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055221ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

Les courants idéologiques dans la littérature canadienne-française du XIXe siècle

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, L. (1964). Les courants idéologiques dans la littérature canadienne-française du XIXe siècle. *Recherches sociographiques*, 5(1-2), 101–119. <https://doi.org/10.7202/055221ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1964

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LES COURANTS IDÉOLOGIQUES DANS LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE DU XIX^e SIÈCLE

Plusieurs de nos compatriotes considèrent notre XIX^e siècle littéraire comme une sorte de Marché aux Puces où l'on a étalé des tas de vieilleries pour les visiteurs curieux, et peut-être aussi, les sociologues. Ces visiteurs, vous les connaissez, et ils sont nombreux : ils s'appellent Charles ab der Halden, Virgile Rossel, Auguste Viatte, Jeanne Crouzet, M^{lle} Massignon ; il y a encore Bisson, Fraser Forbes, Bracq, Bovey, Jones, Wade, Hayne, Marion, Wyczynski, Tougas et bien d'autres. Ces historiens de l'extérieur ont souvent mieux compris que nous notre passé et nous l'ont expliqué. Récemment nos sociologues, eux aussi, se sont mis à l'œuvre et ils nous donnent là-dessus un courageux exemple. Peut-être verrons-nous l'un de ces jours la Faculté des lettres en faire autant !

Pour mieux suivre les attitudes de nos écrivains du XIX^e siècle, il faut nous remettre en mémoire les grands courants qui ont marqué l'évolution littéraire de cette même époque en France. Les œuvres de pure imagination n'apparaissent qu'avec le début du siècle. Ce sont les *Méditations* de Lamartine qui, en 1820, ouvrent très large la voie tracée par Chateaubriand et M^{me} de Staël. Mais ce n'est vraiment qu'en 1830, à la suite de la Révolution de Juillet, que nous assistons au plein épanouissement du romantisme. La lutte n'a pas été facile. La bataille d'*Hernani*, qui commence cette année-là, assure la victoire à l'équipe nouvelle qui régnera pendant plus de vingt ans. Puis, à la suite de la Révolution de 1848, une réaction se dessine contre le lyrisme personnel ; elle oriente les recherches vers les grands problèmes de l'humanité ; on se tourne vers l'histoire ; on se penche sur le peuple, tâchant d'étudier les plaies sociales et d'en corriger les misères. Ce n'est plus le romantisme de cénacle, mais bien celui de l'action. Cette époque est témoin d'une sérieuse prise de conscience ; on étudie les questions d'intérêt national ; on discute passionnément de liberté religieuse et politique, de séparation de l'Église et de l'État, d'éducation publique. Nous arrivons à 1860 et c'est l'avènement du réalisme en littérature ; puis, une dizaine d'années plus tard, le naturalisme remettra en question l'idée de l'esthétique de l'œuvre littéraire et il consacrera non sans opposition le culte de la liberté dans l'art,

prêché par Victor Hugo. Enfin à partir de 1885 environ, on abandonne ce souci d'analyse humaine personnelle ou collective, pour s'intéresser à des modes d'expression plus libres, ceux du symbolisme.

Ces courants, point n'est besoin même de le dire, se compénètrent souvent et les dates indiquées restent assez arbitraires. Cependant, si je les ai rappelées, c'est que je les crois indispensables quand il s'agit de suivre les échos qui se répercutent sans un trop long intervalle sur les rives du Saint-Laurent.

De 1800 à 1830, nous assistons à l'éveil de la vocation littéraire des Canadiens français qui commencent à se pencher sur les problèmes de la vie de l'esprit. Au cours de cette période, des écoles et des collèges se fondent. Les journaux, en plus de s'alimenter aux sources françaises, se mettent à présenter des œuvres du cru et à discuter de questions propres au climat de nos lettres. Des revues paraissent qui visent à donner à nos auteurs l'occasion de se faire connaître. Des sociétés vouées à l'avancement des lettres et des sciences voient le jour ; elles organisent des séances publiques et des concours littéraires ; elles décernent des prix. Des bibliothèques et des librairies plus nombreuses s'efforcent de répandre le goût de la lecture parmi un public, hélas ! encore bien apathique. Déjà à ce moment, on agite la question tant discutée et si mal définie d'une littérature nationale. Mais nos rimeurs continuent de s'exprimer sur les seuls modes qu'ils connaissent : ceux du pseudo-classicisme de l'abbé Delisle que Victor Hugo fustigeait encore en 1827 dans sa préface de *Cromwell*.

Cependant des Canadiens vont en France et des Français viennent au Canada. C'est ainsi que très tôt parviennent chez nous les accents d'une résonance toute nouvelle. Le souffle de la révolution a traversé les mers. Dès 1830, la poésie montre des signes non équivoques de renouvellement. La liberté, les pleurs, l'ennui, la solitude, la nature, la nuit, l'amour, la tristesse, la famille chassent, dans nos poèmes, les dieux de l'Olympe. On chante la patrie : « Avant tout, soyons Canadiens » (1832). La seule énumération de quelques titres indique qu'il y a quelque chose de changé depuis Quesnel, Mermet et Bibaud. Aux épigrammes, épîtres et satires d'hier succèdent des odes et des élégies : « L'automne », « Pourquoi désespérer », « Chant d'une mère au berceau de son enfant », « Tristesse », « Au peuple », « Le voyageur », « Pourquoi mon âme est-elle triste ? », « La voix d'une ombre », « Le génie des forêts », « Sombre est mon âme comme vous », « Le crapaud et l'éphémère ».¹

Le ton de cette poésie est nouveau ; l'inspiration et les images s'élargissent ; le rythme s'assouplit. Ici et là, on découvre un emprunt mal déguisé à Lamartine, à Hugo, à Vigny. On trouve même, dès 1832, une

¹ James HUSTON, *Le répertoire national*, 2^e édition, Montréal, 1893, I et II, *passim*.

pièce fort curieuse, mélange de poésie plaintive et d'affreux réalisme avant la lettre ; elle s'intitule : « Élégie sur les ravages du choléra à Montréal ». ¹

Notre roman débute avec un aussi bel enthousiasme que la poésie. Philippe Aubert de Gaspé, fils, dans la préface de son *Chercheur de trésor*, qui est de 1837, lance son manifeste : « Ceux qui liront cet ouvrage, le cours de littérature de Laharpe à la main et qui y chercheront toutes les règles d'unité requises par la critique du XVIII^e siècle seront bien trompés. Le siècle des unités est passé ; la France a proclamé Shakespeare le premier tragique de l'univers et commence à voir qu'il est ridicule de faire parler un valet dans le même style qu'un prince . . . »

Nous y retrouvons les idées maîtresses de la préface que Victor Hugo avait écrite pour son *Cromwell* en 1827, soit seulement dix ans auparavant. De Gaspé fils transpose naïvement les préceptes du drame au roman, mais, après tout, on peut reconnaître à ces deux genres certaines ressemblances. Comme Hugo, de Gaspé secoue l'autorité de Laharpe et des critiques de l'école classique ; il rejette la règle des unités ; il accorde à Shakespeare le premier rang parmi les tragiques ; il exige enfin que l'écrivain recherche la vraisemblance et se conforme à la réalité.

Et voyez comme le jeune de Gaspé est bien de son temps. « Les romanciers du XIX^e siècle, poursuit-il, ne font plus consister le mérite d'un roman en belles phrases fleuries ou en incidents multipliés ; c'est la nature humaine qu'il faut exploiter pour ce siècle positif qui ne veut plus se contenter de bucoliques, de tête-à-tête sous l'ormeau, ou de promenades solitaires dans les bosquets. Ces galanteries pouvaient amuser les cours oisives de Louis XIV et de Louis XV ; maintenant c'est le cœur humain qu'il faut développer à notre âge industriel . . . » C'est le langage que Balzac tenait à ses lecteurs en France. À l'exemple de George Sand, de Gaspé découvre à nos auteurs un champ très fécond : « Les mœurs pures de nos campagnes sont une vaste mine à exploiter. » Notons en dernier lieu que, sur les traces de Walter Scott, probablement l'auteur étranger le plus populaire dans la France romantique, de Gaspé se propose de faire un « livre historique ». Dans son roman d'ailleurs, on trouve tout l'appareil romantique de l'heure : des aventures extraordinaires, des histoires à faire frémir, enfin un héros assoiffé de sang. ²

La Tour de Trafalgar et *Louise Chawinikisique* de Pierre Boucher de Boucherville, les *Révélations du crime* ou *Combray et ses complices* de François Angers, *Caroline* d'Amédée Papineau et *Emma* de Jules Tessier sont de la même veine.

Mais c'est en 1844 que se produit une sorte d'éclatement de l'inspiration romanesque ; en l'espace de deux ans, il se publie une dizaine de romans

¹ *Ibid.*, I, 248.

² Philippe AUBERT DE GASPÉ, fils, *Le chercheur de trésor ou L'influence d'un livre*, 1837, préface.

et nouvelles dont vous connaissez les titres principaux : *Caroline de G. ou l'amour d'une femme au visage pâle* et *Françoise Brunon* de C.-E. Dupont, *La fille au tombeau de son amant*, *La fille du brigand* et *La fille du pauvre*, d'Eugène L'Écuyer ; *Faut-il le dire*, *Le frère et la sœur*, et surtout *Les fiancés de 1812* de Joseph Doutre, *La terre paternelle* de Patrice Lacombe, et *Charles Guérin* de P.-J.-O. Chauveau.

La plupart de ces histoires donnent en plein dans le goût du temps : des duels, des coups de théâtre invraisemblables, des enlèvements, des brigands, des suicides, des confessions, du délire, de l'amour incurable, des déguisements, des récits pleins de larmes et de tendresse. Le héros est vertueux et mélancolique ; l'héroïne est pâle et langoureuse. La violence, la frénésie, l'horreur, le macabre, et toujours une préoccupation nationale et historique qui transparait dans le décor, dans l'intrigue, dans les personnages, souvent de race indienne, tout cet appareil montre bien que nos auteurs lisent Balzac, Dumas père, Eugène Sue, Hugo, et les romantiques et les frénétiques. Notre roman garde ainsi un air de contemporanéité et un ton de couleur locale bien à nous. Ainsi on connaît les grands romantiques français qu'on imite d'assez près, mais qu'on a peine à suivre parce que notre histoire est si peu bouleversée, nos mœurs sont si paisibles qu'on parvient difficilement à y renouveler ses récits scabreux. C'est ce qu'écrit Patrice Lacombe dans la préface de *La terre paternelle* et l'éditeur du *Charles Guérin* de Chauveau :

« Ceux qui cherchent dans *Charles Guérin* un de ces drames pantelans, comme Eugène Sue et Frédéric Soulié en ont écrits (*sic*) seront bien complètement déçus. C'est simplement l'histoire d'une famille canadienne contemporaine que l'auteur s'est efforcé d'écrire, prenant pour point de départ un principe tout opposé à celui qu'on s'était mis en tête de faire prévaloir il y a quelques années : *le beau c'est le laid*. C'est à peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage ; pour bien dire le fond du roman semblera, à bien des gens, un prétexte pour quelques peintures de mœurs et quelques dissertations politiques et philosophiques. De cela cependant il ne faudra peut-être pas autant blâmer l'auteur que nos Canadiens qui tuent ou empoisonnent assez rarement leur femme, ou le mari de quelque autre femme, qui se suicident le moins qu'ils peuvent et qui en général vivent, depuis deux ou trois générations, une vie assez paisible et dénuée d'aventures, auprès de l'église de leur paroisse, au bord du grand fleuve ou de quelqu'un de ses nombreux et pittoresques tributaires. »¹

Lacombe et Cherrier s'inscrivent en faux contre l'imitation trop servile de ces romans de cape et d'épée, contre la peinture de mœurs qui ressemblent très peu aux nôtres. Pourquoi ne pas observer notre propre milieu, notre propre société ? On y viendra sûrement. Pour le moment, constatons que la question d'une littérature plus canadienne est posée. Notons également qu'on commence à citer des auteurs français. C'est donc qu'on lit un peu ; on s'instruit aussi davantage. Quelques commu-

¹ P.-J.-O. CHAUVEAU, *Charles Guérin*, Montréal, 1853, préface par G.-H. Cherrier, éditeur.

nautés religieuses enseignantes, venues de France, s'établissent au Canada à partir de 1837 ; l'enseignement primaire, organisé, relève d'un surintendant de l'Instruction publique en 1842. Dix ans plus tard, l'Université Laval viendra couronner cette pyramide. Des cercles d'étude surgissent. L'Institut canadien de Montréal naît en 1844 ; on en comptera une centaine de semblables à travers la province en 1852. Soixante-dix journaux et revues auront vu le jour avant 1850. James Huston publie son *Répertoire national* de 1848 à 1850. La critique littéraire s'éveille et commence à donner des conseils précis à nos écrivains : « . . . s'il est vrai que le spectacle de la nature puisse seul inspirer des pensées grandes, sublimes . . . quelle carrière immense s'ouvre devant vous ». Aux jeunes auteurs on enjoint de quitter les ruisseaux limpides, les naïades endormies, les jeunes filles de boudoir, et de peindre plutôt les vastes nappes d'eau, les orages, ou la jeune Algonquine sortant du bain, pure et naïve, éprouvant une vague tristesse. Surtout on demande d'écrire l'histoire.¹

L'histoire, on l'écrira. Le public l'attend. Garneau peut paraître. Au dire de l'abbé Casgrain, son ouvrage, publié de 1845 à 1848, « fut une révélation » pour les jeunes de son temps. Il se trouva que Garneau, qui avait emprunté bien des théories et des attitudes aux historiens romantiques, sans essayer d'imiter leur style, allait inspirer toute une génération d'écrivains. Jusque-là nos poètes et nos romanciers avaient subi une influence trop directe des maîtres français qui, vers 1855, sont disparus ou vont évoluer vers des formes plus objectives et moins personnelles. À Québec on se remet à l'étude des romantiques avec un esprit nouveau et un nouvel enthousiasme. Certains s'attachent encore aux anciens comme Chateaubriand et Lamartine ; d'autres préfèrent le Hugo des *Contemplations* ou Théophile Gautier ou les petits romantiques comme Charles Nodier, Eugénie de Guérin et Brizeux. Quelques talents se rencontrent, rue de la Fabrique, dans la modeste librairie d'Octave Crémazie, notre premier salon littéraire. Au début, personne ne songe à créer un mouvement dirigé et ordonné. On se contente de lire et d'analyser les modèles français. C'est là qu'on apprend toute l'importance qui était alors donnée en France et ailleurs à l'histoire de son pays. On retint le conseil de Charles Nodier qui demandait de recueillir toutes les vieilles légendes avant qu'elles ne s'oublient. Ce fut l'un des plus beaux moments de la réalité canadienne-française où notre existence si longtemps menacée se révélait soudain glorieuse ; cette résurrection du passé allait justement donner des racines à ce peuple qui en manquait ; elle allait flatter sa fierté, réveiller son ardeur d'antan, le rattacher à ses origines françaises et donner un nouveau souffle à cette littérature qui se voulait nationale.

¹ HUSTON, *op. cit.*, IV, 246. L.-A. OLIVIER, « Essai sur la littérature du Canada », 1845.

On se rend chez le poète Crémazie qu'on respecte comme l'aîné, comme un sage conseiller. Mais survient l'abbé Henri-Raymond Casgrain qui se fera l'âme dirigeante de ce groupe réunissant, outre le maître de céans, quelques assidus : Chauveau, Taché, Gérin-Lajoie, LaRue ; d'autres membres viennent y faire visite : Garneau, Parent, Ferland, Fréchette, LeMay. On discute d'histoire, de politique nationale et internationale, de poésie, de voyages ; on raconte des récits merveilleux. On lance une revue, *Les Soirées canadiennes* (1861), « recueil de littérature nationale » destiné à sauver nos légendes de l'oubli et à vulgariser les épisodes peu connus de notre histoire. L'année suivante paraît un autre périodique, *Le Foyer canadien*, qu'on voudra plus hospitalier surtout aux écrivains de Montréal. À noter que ces deux noms, les « soirées » et le « foyer » ont une pleine résonance romantique et qu'aucun des deux ne croit pouvoir se passer du titre de « canadien ».¹

L'abbé Casgrain et l'abbé Ferland prêchent d'exemple. Tous les deux ils essaient d'accommoder à leurs préceptes théologiques une mystique nationale et la croyance aux interventions surnaturelles. L'abbé Ferland défend l'Église canadienne contre ses récents détracteurs ; l'autre abbé remet les récits légendaires à la mode. Plus tard il se tournera nettement vers l'histoire sans abandonner ses dieux littéraires, Chateaubriand et Lamartine : « Si j'ai dans le cœur le sentiment de la solitude, de l'inconnu : si j'ai saisi quelques secrets de la nature canadienne, si j'ai mis de la vérité et du coloris dans les descriptions que j'en ai faites . . . je le dois à ces méditations nocturnes, je le dois aussi à d'autres nuits que j'ai passées au fond de nos forêts vierges à écouter les bruits mystérieux qui s'éveillent quand la nature s'endort. »²

Vraiment vers 1865 ces accents du premier romantisme français retardent. Mais ce retour aux sources pures est voulu et parfois imposé. En effet, le Victor Hugo des *Contemplations* et des *Misérables*, le Vigny des *Destinées* sont plus inquiétants qu'ils ne l'étaient au moment des *Orientales* ou de *Moïse*. Ainsi, le romantisme contemporain a ses détracteurs qui lui en veulent d'avoir détrôné le classicisme ; ils vont jusqu'à attaquer l'abbé Casgrain et le travail qu'il a entrepris. Celui-ci se croit obligé de répondre dans la préface des *Légendes canadiennes* qui sont de 1861. Il défend ses légendes :

« Ce genre de littérature, dit-on, indique une étude de la littérature romantique moderne. À cette objection nous répondons que ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus original dans l'école romantique a été recueilli par des écrivains d'une parfaite orthodoxie, que l'auteur croit avoir étudiés à fond. Il suffit de citer entre autres M. Louis

¹ Sur cette période, voir : P. Réjean ROBIDOUX, O. M. I., « Les *Soirées canadiennes* et le *Foyer canadien* dans le mouvement littéraire de 1860 », *Revue de l'Université d'Ottawa*, octobre-décembre 1958, 434.

² Abbé H.-R. CASGRAIN, *Souvenances canadiennes*, I, 55.

Veillot, le cardinal Wiseman, Victor de Laprade, Hippolyte Violeau, le savant et pieux légendaire Collin de Plancy, etc., etc.

« Ne serait-il donc pas permis, dans notre état, de consacrer quelques-uns de ses moments de loisir ou de se retrancher quelques instants de récréation pour une étude agréable et utile ?

« Est-ce à une époque comme la nôtre, où l'on ne cesse de jeter à la face du clergé les épithètes de *rétrograde*, d'obscurantiste, qu'on lui ferait un reproche de ne pas se tenir en dehors du mouvement littéraire, le plus grand levier peut-être du monde moderne ?

« — Mais, ajoute-t-on, ce genre de littérature ne convient pas à notre pays. C'est ici un genre tout nouveau.

« Eh ! tous les genres nous sont nouveaux, car notre littérature est encore à créer, pour ainsi dire. Au surplus, en essayant de conserver nos traditions légendaires, l'auteur ne croit pas avoir fait une œuvre frivole.

« Du reste, il ne faut pas se le dissimuler, les écrits modernes, même les plus dangereux, sont plus en circulation parmi nos populations canadiennes qu'on ne le pense bien souvent.

« Où vont ces avalanches de livres de littérature française et autres qui viennent encombrer, chaque année, plusieurs librairies de nos grandes villes ?

« Puisqu'il nous est impossible d'arrêter le torrent, hâtons-nous, du moins, de donner aux lettres canadiennes une saine impulsion, en exploitant surtout nos admirables traditions, en les revêtant, autant que possible, d'une forme attrayante et originale. »¹

L'abbé Casgrain s'est donc infiltré dans la boutique de Crémazie pour essayer d'enrayer les dégâts que faisaient chez nous les romans français ; il met toute son ardeur à créer une littérature fondée sur nos légendes et susceptible d'intéresser les lecteurs canadiens. Pour les rendre plus attrayantes il empruntera le style des romantiques de son temps.

L'abbé ne se contentera pas de rester sur la défensive ; il se portera à l'avant et écrira un manifeste pour cette école qu'il a voulu guider et qui lui échappe. Il trace en lignes non équivoques la voie de salut du mouvement littéraire québécois :

« Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois . . . chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers.

« Mais surtout elle sera croyante, religieuse ; telle sera sa forme caractéristique, son expression, sinon elle ne vivra pas, elle se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être : elle n'a pas d'autres raisons d'existence ; pas plus que notre peuple n'a de principe de vie sans religion, sans foi : du jour où il cessera de croire, il cessera d'exister. Incarnation de sa pensée, verbe de son intelligence, la littérature suivra sa destinée.

« Ainsi sa voie est tracée d'avance ; elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement. Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne [le mot est écrit en 1866], manifestation de la pensée impie, matérialiste ; mais elle n'aura que plus de vie, de spontanéité, d'originalité, d'action . . .

¹ *Id.*, *Œuvres complètes*, I, 10.

« Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, celle de favoriser de saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau, connaître le vrai, de moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille, avec les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre, en couronnant leurs vertus de son auréole, en montrant du doigt les sentiers qui mènent à l'immortalité. Voilà pourquoi nous avons foi en son avenir. »¹

Cette page constitue tout un programme. C'est une sorte de préface à une littérature absente. Elle a réglé la conduite de nos écrivains de 1860 jusque vers les 1930. Et dire que certains historiens de nos lettres ont prétendu que le mouvement littéraire de Québec ne pouvait vraiment pas s'appeler École de Québec parce qu'il n'avait pas eu de chef ! Non ! les directives, les ordres et les prescriptions n'ont pas manqué et nous devons retenir que l'abbé Casgrain, dès 1866, donc cinq ou six ans après son avènement en France, lance au réalisme la suprême accusation d'impiété. Nous aurons plus tard d'autres témoignages.

Ainsi nous relevons à Québec, de 1860 à 1870, le prolongement attardé des caractéristiques du premier romantisme français : le goût de l'évocation du passé national qui se retrouve à peu près en même temps dans tous les pays ; le souci de la couleur locale, du détail pittoresque, des aventures tragiques ; la prédilection pour les types originaux, les êtres mystérieux, les sorcières de nos légendes ; le penchant pour les jeunes filles pures, les héros au cœur tendre ; tout cela remonte en ligne droite aux romans historiques de Walter Scott. Ce conformisme moral était de tout repos en pays catholique et ne méritait que des encouragements. Les récits de voyages depuis Chateaubriand et Lamartine étaient très populaires ; nous avons eu les nôtres en Gaspésie, au Labrador, aux Mille-Îles, en Louisiane, à Victoria, et je ne sais plus où ; ces narrations offraient de beaux prétextes à raconter des légendes et des histoires fantastiques. Les écrivains qui ne s'éloignent pas de leur foyer parleront de vieilles choses, de vieilles gens, ou publieront des mélanges, des croquis, des récits, titres qui donnent fort dans le goût romantique.

Le mouvement littéraire québécois est naturellement orienté vers la religion, une religion un peu spéciale, tendue vers les fins dernières, qui se promène avec des morts dans les cimetières où brillent les feux-follets. Le clergé et le laïcat insistent sur la mission spirituelle du peuple canadien-français. On s'en prend au matérialisme américain qui n'a pas cette richesse de traditions à offrir. On accepte Chateaubriand et en partie Lamartine ; mais Victor Hugo a vite ses détracteurs et on lui préférera nettement Louis Veillot, de Maistre, et Montalembert. Nous aurons nos *Causeries du dimanche* et jusqu'à notre récit biblique : *Le centurion*.

Le sentiment de la nature n'offrait pas plus de dangers. Aussi la poésie, le roman, les récits de voyages, les contes populaires regorgent-ils de

¹ *Id.*, « Le mouvement littéraire au Canada », *Le Foyer canadien*, IV, 1866.

descriptions plus ou moins pittoresques de la forêt, des lacs, des montagnes, des rivières. L'amour de la terre remplace souvent des affections plus humaines. On prêche contre la vie artificielle des villes et on vante l'existence bienfaisante des champs. Poètes et romanciers nous transportent dans un décor de plein air.

Ces aspirations et ces descriptions ne sont pas exemptes de sensibilité. Jean Rivard, défricheur ou économiste, sorte de héros qui catalyse toutes les caractéristiques de ce mouvement romantique, fait preuve d'une certaine imagination. Les éléments autobiographiques du roman qu'il vit ne sont pas complètement dépourvus d'inquiétude, de sentiments patriotiques et religieux, d'amour de la nature, de besoin d'aventures et de liberté, ni de couleur locale.

Même suite de situations fantastiques ou historiques au théâtre. Nos pièces romantiques ne se jouent pas et ne se lisent plus ; chez nous comme en France, l'histoire s'est révélée peu faite pour la scène et le public n'y a montré aucun intérêt.

Cette littérature qui a été chez nous principalement historique, patriotique, religieuse et nationale reste bien dans la tradition romantique des pays et des écrivains catholiques ; pourtant, il lui a manqué certaines particularités que nous retrouvons généralement dans les modèles français : confidences douloureuses, confessions mélancoliques, amours malades ; cette tare du « mal du siècle » n'était pas faite pour tenter des lecteurs attachés à leur religion, à la morale traditionnelle, aux vertus domestiques et à la vie de famille, autres aspects beaucoup plus acceptables du romantisme. Nous n'avons pas eu de René, ni de Lélia. Nos romantiques québécois ont eu honte du « moi » : ils ont craint les extravagances de l'imagination et de la sensibilité. Les joies exaltées comme les chagrins éperdus leur répugnent. Pas de *beatles* à la Théophile Gautier. Des enfants du siècle, mais bien élevés.

Puis vers 1865, le groupe de Québec s'effrite. Crémazie est en exil au Havre, Fréchette à Chicago ; Ferland, Garneau et Lenoir sont morts ; Taché, Gérin-Lajoie et Desbarats sont fonctionnaires à Ottawa ; LeMay s'enferme dans la bibliothèque de l'Assemblée législative ; Chauveau est devenu premier ministre ; Casgrain, resté seul avec LaRue, part pour la France. Le *Foyer* et les *Soirées*, abandonnés, disparaissent.

C'est la fin d'un mouvement qui, certes, eut ses faiblesses. Il n'a jamais œuvré dans l'union ; il n'a formé aucun disciple ; il a confié son sort et ses œuvres à deux revues relativement peu lues qu'il a remplies de trop longs manuscrits ; il s'est identifié trop étroitement à l'histoire et à la religion. Mais l'aventure a été belle : elle a révélé des auteurs ; elle a réveillé un public ; elle a montré ce que l'ambition, le zèle, l'enthousiasme, le travail ardu pouvaient produire d'œuvres canadiennes de fond et françaises d'expression. Ce courant de nationalisme littéraire ira rejoindre ce qu'on appel-

lera vers les 1880 notre littérature nationale, puis la littérature dite du terroir qui n'a pas encore tout à fait épuisé sa source.

Du romantisme de cénacle, passons au romantisme d'action sociale qui sévit à peu près à la même époque à Montréal. Ici la littérature pittoresque fait place à une littérature militante, engagée. C'est un mouvement de libération et d'élargissement qui eut une portée beaucoup plus considérable que le laissent croire certains de nos manuels. Il débute comme celui de Québec vers les 1830. Une jeunesse ardente, impatiente, curieuse se mit à l'étude des sciences, surtout politiques, économiques et sociales ; elle est prête à examiner librement tous les systèmes littéraires et philosophiques par besoin de trouver de nouvelles directives et de se lancer dans l'action. S'émanciper, créer une société libérée de ses servitudes, progresser par la science, relever le peuple de sa misère, tels deviennent les mots d'ordre de cette génération. Le littéraire et le social ne font qu'un ; ils invoquent les mêmes principes de justice, de progrès et de liberté. En France, à l'apogée du romantisme, tous les écrivains prennent parti : Hugo, Lamartine, Vigny, Sand, Michelet, Zola, Béranger ; ils se lancent dans l'action politique pour mieux corriger la situation sociale.

Toutes ces idées de réforme n'arrivent pas assez vite chez nous au gré des Canadiens, « impatients d'avoir des nouvelles de France »,¹ par les journaux ; on ne parle plus que de démocratie, de libertés politiques, de progrès social, de constitution républicaine, d'émancipation de l'État, d'enseignement libre, etc. On retrouve tous ces couplets dans notre littérature révolutionnaire de 1837-1838, tirée des doctrines de Lamennais et des romantiques français. On ne fait que commencer à mesurer l'influence qu'exercèrent dans notre milieu montréalais les écrivains romantiques à tendance socialiste et libérale. Lamennais, prêtre breton, partisan d'une Église évolutive, réclamait éloquemment la liberté illimitée de la presse, la liberté de conscience, de culte et d'enseignement, la séparation de l'Église et de l'État, afin de mieux assurer les libertés religieuses et la souveraineté du peuple. Lamennais fut « un véritable énergumène du romantisme ». Son style apocalyptique et messianique échauffait si fort la tête des typographes qui composaient ses articles qu'ils éprouvaient, disaient-ils, le désir de prendre leur fusil et de descendre se battre dans la rue.

On sait que les *Paroles d'un croyant* ont connu le triomphe de douze éditions canadiennes à cette époque ; que même Ludger Duvernay a commis l'imprudance d'en faire un tirage daté de Paris ; que M^{sr} Lartigue a fait rechercher ce livre avec la dernière vigueur jusque dans les dessertes de son diocèse. Cependant, les idées sont insaisissables et difficiles à

¹ Isidore LEBRUN, *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, 1833.

détruire. La révolution de 1837 avorta mais les exhortations brûlantes de Lamennais descendirent sur les têtes bien chauffées des membres de l'Institut canadien, fondé en 1844, et qui a rempli longtemps le rôle d'université avec chaires de lettres, d'histoire, de droit et d'économie politique ; il possédait la bibliothèque la plus audacieuse de ces temps troublés. On en connaît encore fort mal l'histoire qui, pour bien des gens, se réduit à l'affaire Guibord. Ce qu'on oublie, c'est que l'Institut de Montréal bouillonne à son heure d'un romantisme sans doute plus authentique et certainement moins en retard que celui de Québec.

Les hommes sont différents. Ceux de la rue de la Fabrique sont tout de même un peu grisâtres. Ils sont réguliers, calmes, sentimentaux sans passion ; ils sont rêveurs, mystiques, compassés ; ils se prennent au sérieux. Ceux de la rue Notre-Dame, à Montréal, sont flamboyants ; ils aspirent à l'action ; aucun abbé n'ose s'infiltrer chez eux ; seul s'y rend un ministre protestant qui leur parle de tolérance. Ils se veulent utiles. Ils sont plus passionnés, plus bohèmes, plus ardents à la tribune. Ils s'attaquent vigoureusement à des questions nationales, politiques, religieuses, économiques et sociales au nom de la liberté et du progrès. Ils ne s'évanouissent pas d'eux-mêmes. Ce n'est que sous le coup de l'excommunication épiscopale qu'ils se disperseront lentement, par petits groupes ; pas tous, car il restera une poignée de braves qui préféreront l'anathème à la soumission aveugle. À l'Institut passent Papineau, Gérin-Lajoie, Dorion, Barthe, Dessaulles, Doutre, Laflamme, Buies, Lusignan, Fréchette, Berthelot, Legendre, Sulte, David, Laurier. Ces hommes sont en contact plus intime avec la France. Papineau y a rencontré Béranger et Lamennais avant sa rentrée au Canada en 1845. Dorion, après Lamennais, fonde son journal *L'Avenir* en 1847. Barthe se rend à Paris chercher des protecteurs en 1854. Buies s'y instruira presque autant dans les cafés qu'au lycée, de 1858 à 1862. Ils sont vraiment contemporains de leur idoles. Victor Hugo avait dit en 1834 : « Le romantisme . . . n'est à tout prendre . . . que le libéralisme en littérature. »¹ Trente ans plus tard, après les *Misérables* et au moment des *Travailleurs de la mer*, il reprendra cette définition : « Romantisme et socialisme, dirait-il, c'est le même fait. »² Ses disciples montréalais le suivent et ils l'élisent président d'honneur de leur Institut.

Cette sensibilité envers les petits et les misérables a aussi existé chez nos littérateurs et c'est, à mon avis, Faucher de Saint-Maurice qui a le plus clairement exposé le rôle social de l'écrivain chez nous : « Soulager, consoler, fortifier toute âme qui pleure, qui souffre, qui vit isolée, malheureuse ou abandonnée, voilà la belle, la grande, la sublime mission de

¹ V. HUGO, *Littérature et philosophie mêlées*, 1834.

² *Id.*, *William Shakespeare*, 1864.

l'homme de lettres dans la société moderne. En dévier serait pour lui plus qu'un crime, ce serait un sacrilège. »¹

Ce qui marque encore ce romantisme engagé, aussi bien au Canada qu'en France, c'est le besoin d'indépendance spirituelle et religieuse. «... Il faut, déclare Papineau, s'affranchir... du clergé, corps composé de sujets extrêmement minces et qui pour la plupart ne sont distingués que par la coupe de leur habit.»² Il veut écarter les prêtres de la politique afin de favoriser la survivance française ; il prêche la tolérance et la liberté de pensée, le libre examen et la libre discussion. Dessaulles, chef agissant de l'Institut, reproche à l'Église son intolérance qui retarde le progrès ; il se prononce contre le pouvoir temporel du pape à un moment où s'organise la croisade des Zouaves canadiens. Barthe s'en prend aux religieux qui conduisent le peuple à l'infériorité économique, retardent le progrès industriel et pressurent les campagnards. Jamais l'autorité du clergé n'a été attaquée avec autant de véhémence au nom même de la tolérance. Pour trouver des textes on n'a qu'à feuilleter *L'Avenir*, *Le Pays*, les *Annuaire*s de l'Institut canadien, *La Lanterne* et *Le Réveil*.

Ces hommes sont aussi en révolte contre la société de leur temps dont ils cherchent à corriger les injustices et les travers. À cet égard la préface des *Fiancés de 1812* de Joseph Doutre est un plaidoyer assez éloquent en faveur d'une littérature sociale :

« *Les mystères de Paris* [parus deux ans auparavant] sont une savante école de discipline privée et publique. Nous invoquerons à ce sujet le témoignage des milliers qui ont dévoré cette construction étonnante et sublime de l'imagination. Serions-nous d'ailleurs à une époque assez dépravée pour que le spectacle de la vertu et les horreurs du vice fussent pour rien dans les efforts et les progrès de la civilisation ? Nous défions aucun homme public de produire autant de bien que l'a fait Eugène Sue par son admirable roman... la répression d'un grand nombre d'abus, le dévoilement des vices de l'organisation sociale, le défaut d'institutions publiques pour l'encouragement de la vertu et la manière efficace d'opposer le torrent de crimes qui ravage le cœur de la France, comme celui de toutes les grandes villes d'Europe... De grandes améliorations ont eu lieu depuis la publication des *Mystères de Paris*. La classe pauvre a reçu une protection éminente ; des institutions publiques ont propagé les œuvres de charité, le système légal a aussi subi d'heureux changements... »³

À la suite de la plupart des romantiques français, les écrivains du groupe montréalais qui prêchent cette sorte de charité sociale sont presque tous chrétiens de naissance et de formation ; mais ils ont oublié la foi de leur jeunesse, souvent turbulente, ou ils ne croient plus qu'en surface. Il n'y a pas d'athées parmi eux, mais pas de fervents non plus. La plupart, à la suite d'épreuves et de souffrances, reviendront avant de mourir à l'espoir en Dieu, sinon à l'orthodoxie complète.

¹ FAUCHER DE SAINT-MAURICE, « L'homme de lettres dans la société moderne », *Revue canadienne*, V, 437.

² *Le Canadien*, 4 août 1837.

³ Joseph DOUTRE, *Les fiancés de 1812*, Montréal, 1844, préface.

Comme nombre d'autres peuples de la terre à la même époque, comme les Russes, les Polonais, les Turcs, les Italiens, les Espagnols, les Irlandais, ces Canadiens sont en révolte contre la politique de leur pays. Le sentiment national pour eux ne peut qu'aboutir à l'affranchissement du joug de l'Angleterre. Papineau est allé jusqu'à la révolution ; ses disciples se prononcent carrément contre la Confédération et en faveur de l'annexion à la république des États-Unis, foyer de la liberté, du progrès, de la tolérance, de la démocratie. Par la parole et par la plume ils s'opposent féroce-ment à Georges-Étienne Cartier, champion de l'Union fédérative et de la soumission.

L'état d'âme romantique européen que définit van Tieghem s'applique fort bien au groupe montréalais :

« Ces poètes — en vers ou en prose, peu importe — sont souvent des isolés, des inadaptés, qui vivent spirituellement en marge de la société contemporaine, parfois en lutte contre elle, à qui fait défaut une solide armature intellectuelle, religieuse, morale, sociale ; qui errent sans boussole sur la mer du doute. D'où leur attitude incertaine, souvent pessimiste et même désespérée, le mal du siècle qui les ronge, la mélancolie sans cause précise et sans remède qui imprègne tant de leurs écrits. »¹

Ces traits conviennent assez bien à Fréchette, à Gérin-Lajoie, aux deux Papineau, à Joseph Doutre, à Lusignan, à Legendre, mais à nul autre mieux qu'à Buies. J'ai essayé de montrer ailleurs que son insatisfaction, son inquiétude devant la vie, sa tristesse, la prédominance de son imagination et de sa sensibilité sur sa raison, son âme sensible, son esprit hardi, plus brillant que profond, prompt aux paradoxes, ami des contrastes, enclin à l'excessif, l'amour passionné qu'il nourrit pour son pays, et sa liberté, sa pauvreté, son orgueil, sa répugnance au travail régulier, la fantaisie de sa vie, le produit médiocre de ses œuvres, son originalité qui se traduit même dans son costume, ses voyages incessants ; son besoin d'évasion dans la nature et la solitude ; sa fougue, ses illusions, ses excès ; sa pitié pour les humbles ; jusqu'à son goût pour le gigantesque, le colossal, l'exceptionnel, l'excessif, son admiration sincère pour Victor Hugo, tout dans cet écrivain contribue à en faire le représentant le plus vrai du romantisme littéraire au Canada.

À son tour, l'Institut canadien, condamné, disparaîtra à la fin des années 1860. Le cercle national et religieux de Québec, le groupe libéral et social de Montréal ne se reformeront plus. Il y aura bien quelques derniers sursauts de résistance autour de 1885 et surtout quelques années plus tard, avec le groupe de *Canada-Revue*, mais aucun mouvement littéraire de valeur ne verra le jour avant la fin du siècle.

C'est donc dire que chez nous, entre les dernières manifestations du romantisme, vers les 1865, et l'avènement du symbolisme trente ans plus

¹ Paul VAN TIEGHEM, *Le romantisme dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, 1948, 256.

tard, notre littérature s'est cherchée. Effrayée qu'elle était de s'engager dans les voies jugées dangereuses du réalisme et du naturalisme, elle a piétiné sur place, attendant que les Français puissent lui offrir des modèles qu'elle ne rougirait pas d'imiter. On pouvait s'y attendre. Le romantisme national ou social dérangeait bien certaines vieilles habitudes classiques, mais à tout prendre, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, les auteurs les plus populaires chez nous, n'offraient pas de sérieux dangers contre la foi. Il n'y avait qu'à bien surveiller la morale. Toutefois, il n'en fut pas de même de la littérature réaliste et naturaliste qui, rejetant le surnaturel, se donnait pour objet de reproduire le réel, la nature même, avec ses beautés et ses laideurs, selon les données scientifiques, sans préoccupations d'ordre moral. Les autorités religieuses et nos critiques littéraires jugèrent nos ancêtres peu préparés pour absorber cette production. Aussi, il ne faut pas s'étonner de constater l'opposition qui s'organisera chez nous contre la littérature française vers 1865. Et comme c'est par le roman surtout que s'exprimèrent les tenants de ces nouvelles écoles, on peut compter que ce genre littéraire va soulever de violentes protestations. Je ne parlerai pas des mandements de M^{gr} Ignace Bourget, ni des conférences du supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. Joseph-S. Raymond, de l'abbé Paul-Eugène Roy, du P. Zacharie Lacasse et des interdictions de plusieurs autres ecclésiastiques contre le roman et le théâtre. Nous avons eu d'autres défenseurs de la foi et de la morale, beaucoup plus sévères que les premiers, ce qui n'est pas peu dire, qui n'étaient que de pieux laïcs n'ayant que fort indirectement charge d'âmes. Parmi ceux-ci, je ne remonterai pas jusqu'à Crémazie et Parent qui ont les romans en horreur. Je me bornerai à citer quelques témoignages moins anciens mais tout aussi sévères. Le premier que nous appellerons à la barre est le juge Adolphe-Basile Routhier. Il expose une partie de ses théories dans ses *Causeries du dimanche* qui sont de 1871. « Hélas ! soupire-t-il, on sait les ravages que cette semence de mort a causés en France dans les intelligences et dans les âmes. On sait le mal irréparable qu'ont produit les coryphées du roman qui s'appellent Balzac, Sue, Dumas, Sand, Soulié. C'est ce genre diabolique qu'il ne faut pas laisser introduire dans notre littérature. » Le juge Routhier accepte le roman philosophique et religieux, et il est disposé à tolérer le roman historique auquel, cependant, il assigne une mission très nette qui est « de montrer le rôle de la Providence dans l'Histoire, de mieux graver dans la mémoire les événements humains, et d'enseigner aux peuples le chemin de la grandeur et de la vertu ». Ces préceptes établis, il est facile de juger les œuvres. Par exemple, ce n'est pas ce que Dumas a fait, donc il est condamnable. Et Joseph Marmette, dans son *François de Bienville*, n'a pas relégué dans l'ombre l'action de la Providence, donc c'est un roman honnête qu'il a écrit.

Dès lors on comprend très bien que M. Routhier condamne violemment les tendances naturalistes de ceux qui cherchent à séparer le domaine

spirituel et le domaine matériel ou qui voudraient exclure le domaine spirituel du domaine scientifique ou politique : « Quels que soient les noms qui désignent ces erreurs, écrit-il, qu'on les appelle libéralisme, gallicanisme, césarisme, josphisme, séparatisme ou autrement, elles ont toutes leur source commune dans cette grande hérésie des temps modernes qui se nomme le naturalisme ». Après avoir rabroué Lamartine pour s'être lui aussi « laissé insensiblement glisser sur la pente du naturalisme », il s'en prendra à Victor Hugo et à son roman *L'homme qui rit* (paru en 1869, donc deux ans seulement auparavant) ; il lui consacre même tout un chapitre curieusement intitulé : « Un homme qui ne rit pas c'est l'auteur de l'homme qui rit ». Il l'accable du nom de « père du réalisme ».

On dirait que le juge est encore plus exigeant pour ses compatriotes. À propos de *l'Intendant Bigot*, de Joseph Marmette, il estime déplorable « qu'un auteur canadien et catholique se soit permis d'imiter si fidèlement les romanciers français dont le réalisme aurait dû le révolter ». Le critique reconnaît que M. Marmette est trop honnête pour avoir « voulu allécher le lecteur par des peintures un peu risquées », qu'il s'est plutôt laissé guider par « le désir de paraître artiste » et « par l'irréflexion ». Et comme l'auteur porte là une accusation très grave, il cite quelques extraits répréhensibles pour appuyer son jugement. Par exemple, le romancier décrit la toilette de madame Péan au bal : « Des échelles de rubans couvraient la poitrine au défaut de la robe, tandis qu'un gros nœud à deux feuilles s'étalait tout en haut du corsage que la mode lascive du temps voulait être très échancré ; chose dont ne semblait nullement songer à se plaindre la jeune femme, qui étalait avec complaisance les épaules les plus parfaitement blanches et arrondies qu'ait jamais effleurées l'haleine d'un valseur », etc. Ce réalisme est encore fort discret. Cependant, dit le censeur, « c'est là faire le vice trop beau . . . Mais, M. Marmette, que faites-vous de la morale ? Sera-t-elle donc uniquement pour ceux qui ne rencontreront aucune tentation sur leur chemin ? . . . M. Marmette dira peut-être : « Mais c'est de la couleur locale ; je ne puis peindre une *prostituée* comme je peindrais une honnête femme ! — Pas de ces excuses, s'il vous plaît. *Primo*, rien ne vous oblige à nous peindre des prostituées. *Secundo*, si vous ne pouvez vous en dispenser — ce que je n'admets pas — faites-le de manière à nous les faire détester et non pas à les rendre aimables. Vos lecteurs les connaîtront toujours trop, sans vos peintures, et vous pouvez passer sous silence les *bras*, les *épaules*, les *jambes* et les *échancrures*. » Et après avoir reproché à Marmette qui n'en peut mais, son réalisme révoltant, l'auteur pose le seul critère qui, selon lui, doit servir à juger une œuvre d'art : « L'ouvrage est-il, du moins, parfaitement moral dans l'ensemble et digne d'être imité ? Je suis bien fâché de répondre : non . . . C'est un roman moderne dans toute l'acception du mot . . . Je cherche en vain les sujets d'édification dans l'histoire d'un grand criminel et d'une femme adultère. »

Non seulement le sujet est scabreux, mais les personnages, même les meilleurs, ne sont pas édifiants. Cette Berthe de Rochebrune « qui doit être un ange de candeur et d'innocence, est victime de trop d'aventures qui blessent la pudeur. Deux enlèvements, c'est trop ; je dirai même, à peine de passer pour rigoriste, que c'est deux de trop. La course en croupe sur le cheval de Raoul n'est pas non plus — quoiqu'il n'en résulte qu'un baiser — un exercice à recommander aux jeunes filles. »¹

À ce compte il ne reste guère de liberté au romancier dans le choix de ses sujets et dans la façon de les traiter ! Je pourrais encore vous citer le réquisitoire forcené que Faucher de Saint-Maurice prononçait en 1868, devant l'Institut de Québec, contre « ces écoles de beaux penseurs, fantaisistes échevelés, qui . . . nous montrent d'une main la vie réelle à travers un prisme faux et menteur, faisant rayonner sur elle des couleurs chatoyantes qu'elle n'a pas, et de l'autre dissèquent froidement à larges coups de scalpel, muscles par muscles, lambeaux par lambeaux, toutes les monstruosités de la nature humaine ». ² Et qui sont ces auteurs que Faucher de Saint-Maurice estime plus cyniques que Voltaire ? Ils s'appellent George Sand, Lamennais, « ce torse de bronze aux pieds d'argile », Proudhon, Taine, Renan, Théophile Gautier.

Cette critique para-littéraire, presque céleste, toute fondée sur la religion et la patrie, où la morale devient le critère unique et absolu de l'œuvre créée, écartant délibérément tout ce qui n'est pas d'ordre apologetique ou édifiant, rendit l'atmosphère irrespirable à nos écrivains d'imagination. Les plus beaux jours de ce conservatisme politique, religieux et littéraire peu raisonné, jamais inquiet, seul possesseur de la vérité, fleurirent autour de 1880. L'homme-drapeau de cette école d'un classicisme rétrograde a été Thomas Chapais, qui est bien connu comme historien, mais qui a réussi à se dissimuler assez bien comme critique jusqu'à aujourd'hui. À l'exemple de tous les jeunes de son temps, il s'est d'abord laissé prendre aux charmes certains du Victor Hugo royaliste, conservateur, encore si près du classicisme, celui des *Odes et ballades* jusqu'à celui des *Rayons et des ombres*. Mais son admiration s'est refroidie à la lecture des *Contemplations* et de *L'année terrible*. *Les quatre vents de l'esprit*, qu'il analyse longuement l'année même de sa parution en 1881, le détournent complètement de son idole ; c'est à son avis « un véritable désastre pour la gloire de Victor Hugo ». Il ajoute à ce nom un palmarès imposant de « ces empoisonneurs publics » : Balzac, Alexandre Dumas, père et fils, George Sand, Eugène Sue, Octave Feuillet, Georges Ohnet, Jules Claretie, les frères Goncourt, « réalistes à outrances (qui) n'ont reculé devant aucune putridité », Émile Zola, Paul Bourget, Alphonse Daudet, et *quibusdam aliis*.

¹ A.-B. ROUTHIER, « Portraits et pastels littéraires », dans Auguste LAPERRIÈRE, *Les guêpes canadiennes*, 1881, I, 315.

² FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *op. cit.*

Sa vie littéraire a été un long et persévérant combat contre le naturalisme :

« Né de Balzac et de son œuvre énorme, érigé en principe d'art par Gustave Flaubert, pratiqué avec une minutie plastique par les Goncourt, avec une dextérité de plume et une puissance d'analyse incontestables par Alphonse Daudet, le naturalisme, qui s'était d'abord appelé le réalisme, descendait à l'égoût sous l'impulsion de M. Émile Zola, aux alentours de 1875 ; et, par un monstrueux phénomène, il entraînait la masse des lecteurs vers les cloaques où se complaisait la verve brutale de l'auteur du *Ventre de Paris*. »

Chapais, aussi bien que son camarade Routhier et les autres critiques de son temps, condamne avec véhémence la théorie tout à fait contemporaine de l'art pour l'art, théorie « funeste » qui fait « bon marché de la portée morale », qui « habitue le lecteur sans défiance à faire abstraction du fond, pour considérer et apprécier surtout l'exécution dans les œuvres de l'esprit ».

Notre critique connaît bien lui aussi la littérature française de son temps, et le roman en particulier ; il sait en distinguer les diverses catégories pour en mieux faire ressortir l'abomination, car, pour lui, sont également condamnables les romans de mœurs, les romans psychologiques et les romans à thèse. À ceux qui prétendent que ces livres sont lus par tout le monde en France, le critique répond sans hésiter :

« Ici, ne l'oublions pas, nous ne sommes pas en France, nous vivons dans une tout autre ambiance, notre jeunesse ne grandit pas dans la même atmosphère, nous n'avons ni les mêmes mœurs, ni les mêmes idées, ni les mêmes coutumes, ni les mêmes problèmes que nos cousins français... Et ces livres... font courir à la société canadienne un péril immense et imminent... Vous les trouverez partout, dans la bibliothèque du professionnel, sur l'étagère de la femme du monde, dans la mansarde de l'étudiant, sous l'oreiller de la jeune fille, et jusque sur la table de plus d'une famille chrétienne... Je le dis avec une douleur profonde : il existe dans la société canadienne un éclectisme, un laisser-aller effroyables au point de vue des lectures. Il faudrait pleurer des larmes de sang sur les ravages causés parmi nous par la littérature frivole et dépravée. »

C'est le même intellectuel qui prétendra que

« la création d'une bibliothèque publique est en soi une entreprise périlleuse. Étant donné la multiplicité des mauvais livres, le défaut de critérium des gens du monde en général, et la division des esprits, il est presque impossible, à moins d'un concours de circonstances très spéciales que la fondation d'une bibliothèque publique, civique ou autre, n'ait pas pour résultat d'établir un foyer d'infection intellectuelle et morale plus ou moins actif... Pour qu'une bibliothèque publique soit bonne et sans dangers, il faut qu'elle soit fondée par des personnes compétentes, aux principes sûrs, à la science suffisante et que ces personnes en aient et en conservent la direction incontestée. »¹

Ce sont des jugements d'une extrême sévérité mais qui sont très courants. Croyez bien que je n'ai pas épuisé l'arsenal des abominations

¹ Thomas CHAPAIS, *Discours et conférences*, II, « L'apostolat des bons livres », 1905.

dont on charge la littérature française ni la liste des témoins à charge. Je pourrais encore verser au dossier les témoignages non équivoques de Charles Taché, d'Hubert LaRue et de bien d'autres. Cependant les motifs de la poursuite ne varient guère. Qu'il me suffise de terminer la cause par le factum un peu plus coloré de Jules-Paul Tardivel, « surnommé le pistolet », au dire de Marc Sauvalle, « parce qu'il a le dos rond, le fond noir et qu'il part tout d'un coup ». Pour Tardivel, notre pays est grandement menacé car « la France mondaine, sceptique, railleuse, impie et athée, la France des boulevards, des théâtres, des cabarets, des clubs et des loges, la France ennemie déclarée de Dieu et de son Église a fait irruption au Canada. La littérature corruptrice qui sort de Paris, comme un fleuve immonde, se répand sur notre pays depuis un demi-siècle [nous sommes en 1895]. Elle a porté ses fruits de mort. Grand nombre de cœurs ont été empoisonnés, et de ces cœurs gâtés s'élève un souffle pestilentiel qui obscurcit les intelligences. »¹

Arrêtons-nous au sortir de ces rêves apocalyptiques où nous avons trouvé la littérature française de la seconde moitié du XIX^e siècle plongée en plein enfer, entre les griffes de Satan qui s'en sert pour la destruction du genre humain. N'est-ce pas l'aboutissement logique de toutes ces condamnations ?

Il faut bien l'avouer, au point de vue religieux, la littérature française de ce demi-siècle se prêtait fort mal à l'imitation des Canadiens français. C'était la France sans Dieu de Stendhal, de Gautier, de Taine, de Renan, de Flaubert et de Zola, une France libérale, anticléricale, matérialiste et amoral. Celle-là n'était pas faite pour l'importation chez nous. Aussi nous sommes-nous tournés vers d'autres modèles qui avaient peut-être moins à nous offrir mais qui étaient sans danger. C'est surtout de Bonald, de Maistre, Montalembert et, par-dessus tous les autres, Louis Veillot, que nos pères ont connus suivant en cela les conseils de tous nos critiques.

Il faut par contre se rendre à une autre évidence. C'est que le public n'a pas toujours été docile à ces avis. Les livres français circulent abondamment chez nous. Nos auteurs les lisent et s'en inspirent. Nos journaux en reproduisent de larges extraits. C'est le grand reproche que leur font nos critiques. On a dit et répété que nos lettres retardaient on ne sait trop de combien d'années sur la littérature française ; les uns disent de 25 ans, d'autres de 50. C'est un mythe ! Nos écrivains, romanciers et critiques connaissaient leurs contemporains, imitaient ou analysaient leurs œuvres dès qu'elles étaient parues.

Nous le savons maintenant : si notre littérature d'imagination, poésie, roman, théâtre, lancée avec une belle ardeur autour des années 1840 n'a eu aucune chance de suivre la route ascendante qu'elle a connue en France,

¹ Jules-Paul TARDIVEL, *Pour la patrie*, 1895, 19.

c'est que la critique lui a carrément barré la route. Au point de vue littéraire, on accusait le roman de faire œuvre inutile ; de fournir des modèles d'exagération et de mauvais goût ; d'envelopper les idées d'originaux frivoles. Et l'on ne manquait jamais de conseiller aux jeunes écrivains de revenir aux modèles classiques, les seuls valables par les qualités d'ordre et d'équilibre qu'ils apportaient. Par contre l'on condamnait sans exception toutes les formes et les idées nouvelles : le romantisme pour ses excès, le réalisme pour sa crudité et le naturalisme pour ses théories de l'art. Nos critiques imposèrent à toute expression esthétique des limites d'une exigüité étouffante.

Restreints à ce sentier étroit et bien barricadé, nos poètes ont reculé et leur muse s'est tue ; quelques téméraires ont risqué de s'y aventurer sans grand succès ; les autres qui se sentaient le talent d'écrire ont dû emprunter des voies détournées mais assez peu pittoresques, celle d'une littérature qu'on voulait nationale, c'est-à-dire inspirée du terroir, à caractère régionaliste, celle aussi d'une littérature fantaisiste, au moins quelque peu idéalisée, et qui nous a donné plusieurs récits de voyages, des chroniques, des nouvelles.

Ainsi notre littérature du XIX^e siècle a joué de malheur. Nous avons fait les difficiles au temps du romantisme ; nous avons voulu choisir certains éléments, en rejeter d'autres et pendant que nous nous disputons, d'autres écoles littéraires, le réalisme et le naturalisme, prenaient la vedette ; nous les avons complètement méprisées ; au tournant du siècle, une nouvelle formule idéalisée, connue des romantiques et largement pratiquée par Vigny, le symbolisme, tombera en une terre plus hospitalière à Montréal.

Faute d'avoir trouvé des modèles imitables, nous avons tenté le rêve ambitieux de nous créer une littérature nationale. L'audace était belle. Mais nous manquions de maturité et, sevrés des nourritures françaises, nous sommes venus tout près de périr d'inanition. C'est au moins une tentative de séparation qui ne nous a guère réussi.

Léopold LAMONTAGNE

*Faculté des lettres,
Université Laval.*